

COMPTES RENDUS

ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

POLLARD, PATRICK. *André Gide homosexual moralist*. Newhaven, Conn.: Yale University Press, 1991; 498 pp.; ISBN 0-300-04998-6.

Commençons par une description objective du livre de Patrick Pollard. Il a près de cinq cents pages dont cinquante de notes. L'érudition y est impressionnante. Très vite on comprend que Pollard a relevé avec soin chaque allusion à l'homosexualité dans l'oeuvre d'André Gide, l'interrogeant avec soin et la situant par rapport à l'ensemble des autres. De plus, à l'aide de nombreuses références, il a tenté de recréer ce qu'on pourrait appeler la conscience de l'époque par rapport à l'homosexualité; et là encore, on a le sentiment qu'il a couvert son domaine de recherche avec rigueur. Nous découvrons Gide aux prises avec les valeurs et les préjugés de son temps en ce qui concerne la sexualité hétéro- et homo-sexuelle, les affrontant, tentant de les changer, et rêvant de devenir le Platon du XXème siècle, le Platon qui restera son modèle secret: toute oeuvre de Gide cache un "dialogue" confidentiel entre l'auteur et le lecteur, un fragment d'une apologétique générale.

Dans sa préface Pollard justifie sa méthode thématique et k;unité dynamique de sa critique en nous rappelant que Gide considérait *Corydon* comme le plus important de ses livres. Opinion discutable sans doute pour un lecteur prévenu, mais qui se comprend fort bien: cette faiblesse de l'auteur pour l'une des plus mal venues de ses créations est excusable.

L'étude de Pollard se compose de quatre parties. La première est une étude minutieuse, historique et structurelle, de *Corydon*. La deuxième s'intitule "Histoire, Science et Sociologie": elle analyse les idéologies, les théories sociales, les attitudes médico-légales, l'histoire naturelle et l'anthropologie par rapport à l'homosexualité. Ces divisions sont discutables, mais reconnaissons qu'elles sont commodes et aident à parcourir un terrain des plus complexes; les références sont d'une grande diversité; elles vont du *Dictionnaire médical* de Panckoucke à la psychologie de Ribot, de Spinoza à Schopenhauer et à Nietzsche, de Montesquieu (appelé historien) à Michelet, Gibbon, etc., de Malthus à Rémy de Gourmont, à Ward, à Bergson, de Kraft-Ebbing à Havelock

Ellis, à Hirschfeld à l'école de Lyon, à Freud et ... à Saint-Paul, à Fabre et à Perrier, à Darwin, et j'en passe, et sans compter ceux que Pollard appellent les victimes et les martyrs, dont bien entendu Oscar Wilde. Notons que ces références ne sont pas faites au hasard; elles trouvent leurs sources dans l'innombrable documentation que Gide a patiemment, quasi obsessionnellement, accumulé autour de *Corydon*. La troisième partie, la plus volumineuse explore les sources littéraires de *Corydon*. Elles vont de l'Antiquité à l'Orient, puis à l'Occident européen avec les littératures française, anglaise et américaine, allemande, scandinave, hollandaise et italienne (la littérature espagnole n'est pas citée, ni la littérature russe, à l'exception de Dostoïevski, et encore est-ce à l'occasion du livre de Gide). La quatrième partie intitulée "Imaginative Writings" suit le thème de l'homosexualité à travers l'Opus gidien, depuis *Les Cahiers d'André Walter* jusqu'à *Thésée*. C'est avec un vrai plaisir que l'on redécouvre l'un après l'autre, avec Pollard pour guide, tous ces textes qui constituent l'authentique tapisserie gidienne dans son étonnante diversité et unité. Dans un bref épilogue Pollard essaie de rassembler non sans peine tous les thèmes qu'il a évoqués, et il termine sur une note peut-être plus ambiguë que son sujet ne l'autorise. Je cite ses dernières lignes:

Awareness of evil is the specific contribution of the flesh. A forbidden fruit is luscious, but full of corruption.

En impression finale le titre du livre classique de Germaine Brée, *Gide, l'Insaissable Protée*, vient inévitablement à l'esprit. Pollard nous offre une abondance de richesses, mais nous sentons un manque, comme si une question fondamentale n'avait pas été répondue, à moins qu'elle ne soit pas formulable. Comment, en effet, définir une morale entre hédonisme et ascétisme? entre sens de la corruption et sens de la pureté? entre protestantisme et paganisme? entre exaltation du désir et impératif catégorique du devoir? entre la croyance dans la réalité du mal et un "gai savoir" (selon Nietzsche et sans jeu de mots facile)? entre chasteté, puritanisme et désir anarchique? On en vient à se demander si, malgré une tradition critique prenant sa source dans Gide lui-même qui a joué toute sa vie à être l'éducateur de la jeunesse, qui a pastiché avec un art subtil et Montaigne et Pascal, l'auteur de *Corydon* n'a pas été d'abord et dès le début de sa carrière d'écrivain un artiste: s'il n'a pas fait de sa vie une oeuvre d'art, il a fait de son écriture l'oeuvre de sa vie. Ainsi, derrière le moraliste homosexuel entreprenant de se justifier, se cache l'artiste homosexuel. Gide a voulu être un moraliste pour notre siècle, tel Socrate pédagogue et corrupteur de la jeunesse; il a aussi

espéré être le Platon du 20^{ème} siècle et récrire pour nous de rares "banquets" par le truchement de ses romans et de ses nouvelles, de son théâtre et de ses essais, par son *Journal*. Il a pris pour objet de son art la riche matière morale des littératures mondiales. Mais il fut d'abord cet artiste de la langue française, pour qui l'écriture-lecture constitue un style de vie suprême même quand le discours moral lui sert de rideau de parade. Il en résulte que pour les écrivains et surtout pour Gide, les problèmes moraux qu'ils affrontent s'absorbent et prennent leur sens final dans une éthique-esthétique, ou pour mieux dire, une théorie pratique de l'écriture, que cette théorie soit explicitement formulée ou qu'elle reste implicite. Pollard a dégagé avec perspicacité les thèmes gidiens d'une morale homosexuelle, complexe, sinon cohérente, qui doit beaucoup à Platon, tout en conservant les données fondamentales du protestantisme; réalité du mal moral, exigence de pureté spirituelle, rigueur des principes, affirmation de la responsabilité individuelle, besoin de justification au sens littéral du terme, besoin de se rendre juste et de sentir justifié. Mais il me semble qu'il y a un Gide, sinon plus profond, du moins plus authentique, celui qui disait à Paul Valéry qu'il se tuerait si on l'empêchait d'écrire, l'écrivain réel des *Faux-monnayeurs* qui imagine Edouard, romancier fictif et moraliste homosexuel, incapable d'écrire le roman *Les Faux-monnayeurs*, et qui dénonce l'impuissance de son héros imaginaire par le pouvoir même de l'écriture.

Le problème soulevé par Patrick Pollard appartient ainsi à une problématique universelle qui s'applique à tout écrivain et à son oeuvre: quelle est la participation de la sexualité d'une personne à la réalisation de son écriture? Nous connaissons la réponse de Freud, et elle n'est pas nécessairement la meilleure. Et cette problématique générale doit se préciser ainsi: Quelle est la part de l'hétérosexualité, de l'homosexualité et de la bisexualité dans l'histoire d'une personne transformant sa vie en écriture? Le problème s'individualise bien entendu quand l'écriture devient originale. Et l'on en vient à cette question qui reste implicite dans la critique de Pollard: dans le cas de Gide, l'homosexualité a-t-elle imposé un choix d'écriture? A mon avis, l'homosexualité (ce que Gide préfère appeler la pédophilie), comme différence refusée par la société, associée à la conscience protestante de justification a orienté l'écriture gidienne et l'itinéraire de ses oeuvres, dans leur forme comme dans leur contenu. Non seulement elle entraîne la distinction que Gide fait entre le désir et l'amour, mais surtout elle donne en permanence à Gide, consciemment ou non, l'attitude d'un justificateur-justifié: l'oeuvre donne le ton "juste", rend juste son auteur et peut-être son lecteur. La

justification est sans cesse reprise dans la continuité des oeuvres, et l'écrivain n'en finit pas de recommencer à se justifier. Ainsi, dans tous les genres de texte et de style se découvre une trame omni-présente--celle d'un dialogue manichéen entre le Bien et le Mal (on se rappellera que Gide a souligné le manichéisme du texte baudelairien), où le Bien traditionnel risque de devenir le mal et où la conscience du mal révèle une dimension sublime de pureté.

C'est alors que se pose la question fondamentale du choix thématique et rhétorique de Gide tout au long de sa vie. Cette question n'est pas simple. Il est trop facile de la réduire à la fréquence des allusion à l'homosexualité: ce qui est utile, mais reste à l'extérieur de la vie de l'écriture et ne permet pas de répondre à la question critique; *y a-t-il une écriture homosexuelle?* et, dans son application à Gide, en quoi l'écriture gidienne est-elle homosexuelle? Gide a dit (Pollard en a fait le centre de son étude et je l'ai rappelé) que *Corydon* était son oeuvre la plus importante. On ne discutera pas la sincérité de Gide, mais sera-t-on convaincu de sa justesse? Pour ma part, et afin de comprendre le message homosexuel de Gide, je ne me référerai qu'accessoirement à *Corydon*, et plus volontiers à *La porte étroite*, aux *Faux-monnayeurs*, à *Thésée* et à *L'école des femmes*. Surtout, mise à part la faiblesse de l'argumentation, je ne reconnais pas dans *Corydon* l'intimité d'écriture gidienne, cet art du dialogue qui contrôle l'oeuvre du début jusqu'à la fin. A mon avis, le style de *Corydon* est un médiocre pastiche du langage objectif de l'essai scientifique, tel que Gide le conçoit. Le pouvoir du dialogue ne s'y fait guère sentir, alors qu'il se manifeste fortement presque partout ailleurs. Faut-il alors conclure que, *Corydon* mis à part, le style de Gide qui fait naître un dialogue éblouissant sous les formes d'une préciosité contrôlée, prend sa source dans la conscience de l'homosexualité? Je ne puis me borner qu'à poser le problème, qui est incontournable. La critique qui fait suite à Freud a beaucoup de chemin à parcourir avant d'éclairer les relations entre écriture et homosexualité et, plus généralement, entre écriture et sexualité. Dès maintenant nous pouvons dire que l'homosexualité donne à l'écriture gidienne son originalité la plus forte quand celle-là recommence indéfiniment à tisser cette tapisserie verbale dont la trame est la dualité du Bien et du Mal, et la navette, un style d'extrême lucidité qui n'a rien de commun avec l'objectivité scientifique. Gide a ainsi donné à l'homosexualité sa dimension--sinon morale, du moins, esthétique.

Ces quelques suggestions n'enlèvent rien à mon admiration pour

le travail important accompli par Patrick Pollard. Soyons-lui reconnaissants pour son érudition sans défaillance: avec patience et intelligence, avec une grande clarté analytique, il a rassemblé autour de Gide et de son oeuvre un riche matériel critique qui sollicite une synthèse difficile, et dont la future critique gidienne ne saurait se dispenser.

EDOUARD MOROT-SIR

Nous sommes privilégiés de pouvoir publier ici le dernier écrit qui nous a été envoyé par le regretté Professeur Edouard Morot-Sir. De simples mots ne peuvent exprimer combien vont nous manquer les contributions et l'aide précieuse apportées à la Société Américaine de Philosophie de Langue Française par ce grand érudit.

* * *

GOUX, JEAN-JOSEPH. *Oedipus, Philosopher*. Stanford: Stanford University Press, 1993.

This book, translated by Catherine Porter, was published in France three years ago (Paris: Aubier). With the tools of anthropology, comparative mythology and narratology, the book proposes a radically new approach of the famous Oedipus myth, invalidating the Freudian one and enlightenment the contemporary issue of masculine identity. The Oedipus myth is a historical anomaly, a myth of failed royal investiture or of avoided masculine initiation. By the same token, Oedipus embodies the emergence of the Western homo philosophicus.

* * *

POULAIN, JACQUES, ET PATRICE VERMEREN. *L'identité philosophique européenne*. Paris: Editions l'Harmattan, 1993. (Collection la Philosophie en commun). ISBN 2-7384-2222-5.

Ce qui a semblé caractériser la dernière décennie, c'est la façon dont l'Europe a tenté d'y reprendre, avec plus ou moins de bonheur, son rôle de gardienne de la civilisation devant les faillites patentées des